

## Coucher de soleil sous le consulat de Flavius Gratianus et Dagalaifus

*(septième jour des ides de septembre)*

**A**u lecteur, salut !  
Je me dirige vers la poterne occidentale. Apollon incline la course de son char<sup>1</sup> vers le couchant. Les rayons rasants frappent comme des traits de scorpions<sup>2</sup> les murs et les tuiles de la ville. Ils rehaussent les vieux chapiteaux en haut des colonnes. Ils plaquent, dans une force irrésistible, des carreaux d'ombre et de lumière contre les murs au fond des portiques. Je presse le pas. Je vois alors le soleil, dans un ultime effort, jeter une résille d'or sur les frondaisons hautes et dénudées du bois sacré de Sequana... comme le rétiaire sur son adversaire dressé. Il y a comme un frémissement dans les branches. Le soleil sanglant sombre lentement derrière le coteau.

---

1 Ici le Soleil

2 Scorpion (ou baliste) : sorte de très grosse arbalète montée sur affût à roues



## Mon codex

*(quinzième jour des calendes d'octobre)*

J'ai acquis à un bon prix quatre codices<sup>1</sup>. Je les tiens d'un libraire ambulant. Embarqué à Rotomagus<sup>2</sup> voilà six jours, il a d'abord fait escale à Lotum<sup>3</sup> pour ses affaires, mais il n'a rien vendu. Il est arrivé, ce matin, sur le quai de Juliobona avec ses sacs aussi pleins qu'à son embarquement, pour le plus grand désespoir de son esclave, aussi chargé qu'un légionnaire de Germanicus. Il a commis l'erreur de confier son infortune à mon ami Paternus autour d'une table, à l'auberge du *Sanglier blanc*.

Paternus, connaissant mon amour des livres, a flairé pour moi la bonne occasion. Toute affaire cessante et d'un trait, il a couru jusqu'à chez moi. D'un trait aussi, il a bu mon pichet de cervoise avant de me confier l'affaire. À mon tour, je me suis précipité dans la rue, j'ai arrêté nette ma course quand j'ai aperçu mon marchand à la porte occidentale du castrum. Il apostrophait tous les chalands. Je suis passé devant lui nonchalamment, jetant un œil distrait sur le codex vierge qu'il me tendait au-dessus d'un petit tréteau.

Ce genre de petit livre, plus exactement son format, j'en avais furieusement envie. Je le connais, je manipule souvent ses pages. Avec ravissement, je l'ouvre, j'en apprécie la commodité, et je lis avec plus d'extase encore les évangiles dans nos assemblées. D'ailleurs, tous nos écrits chrétiens utilisent ce support, contrairement aux gentils<sup>4</sup> qui déroulent leurs rouleaux de superstition. Il est plus facile d'ouvrir un codex et de retrouver sur une page le texte ou la lettre recherchée que de dérouler un lourd volumen

---

1 Codex (codices) : livre avec des pages superposées (comme actuellement)

2 Rouen

3 Ville de Caudebec-en-Caux sur la Seine

4 Gentil : païen

devant les foules païennes au fin fond des campagnes. Et puis, dans une petite étude de grammaticus<sup>1</sup> comme la mienne, les codices sont plus commodes à ranger et à conserver que les rouleaux, plus aisés à transporter ; plus facile d'en faire un compagnon de voyage... plus facile aussi d'y coucher ou d'y corriger ses idées. Car j'ai une furieuse envie d'y noter des petits récits de ma vie, des petites touches de poésie... comme ça, pour rien, ou plutôt pour ma propre et égoïste satisfaction, pour donner un sens à mon enseignement et m'en évader. À force de faire rabâcher et de faire triturer dans la cire des tablettes, des vers de Virgile ou d'Horace, l'envie irrépressible d'en appeler aux muses a grandi en moi. Qu'elles caressent de leurs chevelures ma nuque penchée et qu'elles guident ma main lorsque je ferai crisser ma plume sur le parchemin.

Je me suis soustrait au regard de mon libraire ambulant derrière la première colonne après la poterne. Je l'ai longuement observé ; je suis prêt à bondir et à surenchérir si un passant ouvre sa bourse, mais le gong des thermes sonne la neuvième heure<sup>2</sup> puis la dixième sans qu'il ait rien vendu. Il commence alors à s'agiter et à houspiller son esclave. Le fruit est mûr. Je redescends la voie décumane et passe devant le tréteau d'une façon qui se veut aussi distraite qu'à l'aller.

— Un joli codex, fier Calète ? (c'est vrai que je me tiens un peu trop droit)

— Un codex ? Qu'est-ce que c'est ? fais-je, niaisement, mais avec une tronche curieuse (pas trop intéressée cependant).

— Ah ! (je lis un peu de dépit dans son regard) Sais-tu lire ? continue-t-il.

— Un peu.

— Ton métier, c'est quoi ?

— Je travaille dans l'administration du port (je mens, en fait, je suis grammaticus).

— Ah ! (son intérêt pour moi revient) Tu manipules et tu lis donc les lettres.

— Plus les chiffres que les lettres.

Il balaie ma remarque d'un mouvement de la main

— Qu'importe. Un homme lettré comme toi doit dérouler de temps en temps des volumens chez le libraire ou à la bibliothèque pour lire les grands auteurs.

— De temps en temps, comme tu dis.

— Bien... bien ! Peut-être te piques-tu de recopier quelques vers ou un bon passage d'une farce ?

---

1 Pédagogue privé enseignant chez lui à une poignée d'élèves

2 Vers 14 h

— Je passe plutôt mon temps à faire ou vérifier l'inventaire des marchandises qui entrent dans les entrepôts... ou qui en sortent.

— Par la lyre d'Apollon, ne me dis pas que tu n'as jamais rien recopié pour toi en matière de poésie !

Il prend alors un air faussement consterné pour me piquer au vif. Je fais semblant de mordre à l'hameçon et je me rengorge.

— Je vais être honnête, j'ai bien quelques lignes serrées griffonnées sur un bout de parchemin pour me rappeler un passage lu chez un auteur, mais ça ne tient pas plus d'un tour de rouleau.

— Magnifique, magnifique ! Eh bien, je brandis sous ton nez un genre de livre encore vierge qui brûle du désir de passer dans tes mains. Il te donnera l'envie irrésistible de recopier les plus grands auteurs.

Quel magnifique bonimenteur ! Et lui, dans la foulée, de m'expliquer le maniement de cette petite merveille de support (que je connais parfaitement, comme je l'ai déjà dit).

— Combien en veux-tu de ce livre ? conclus-je à la fin, passablement intéressé.

Il gratte un vieux kyste sur sa barbe de trois jours, fait mine de réfléchir, regarde, sans le voir, son serviteur encore plié sous un bât qu'il ne porte plus. Il déclare enfin :

— Tu as de la chance, je dois rembarquer précipitamment pour des affaires qui m'appellent à Rotomagus, il faut que je me débarrasse de ces livres. Allez ! quatre deniers pour ce livre que je vends d'habitude le double.

— Même pas en songe ! fais-je, horrifié. Quatre deniers, c'est ce que je gagne en quatre jours. Désolé, trouve quelqu'un d'autre !

Et je fais mine de continuer.

— Attends !

Il me retient par la manche.

— Donne-moi un prix.

— Un denier.

— Tu n'y penses pas, c'est même pas le prix qu'il m'a coûté.

— Deux, et je n'irai pas au-delà.

— Par Mercure, tu es dur en affaires ! On voit bien que tu travailles dans les bureaux. Allez, ajoute quatre sesterces et il est à toi !

— Très bien... Du coup, j'en prends quatre.

Sa mâchoire se décroche.



## Me voilà milicien !

*(troisième jour des ides de novembre)*

**I**l a affiché un sale rictus, Marcus Edona, lorsque je lui ai rétorqué que je préférerais enseigner les héros et les philosophes grecs plutôt que de patrouiller sur les remparts.

Marcus Edona est un édile de notre civitas. Il est chrétien. Ça résonne mal dans ses oreilles lorsqu'on lui cite les auteurs païens.

— Tu n'as pas le choix, Pudor ! a grommelé le curiale<sup>1</sup>, ton travail n'est pas indispensable à la vie de la civitas, les cinq ou six gamins que tu as sous ta coupe savent lire, compter et même débattre grâce à toi. Ils peuvent maintenant se servir de leurs propres ailes. Tu seras plus utile à la défense de nos murailles. Tu rejoindras la milice. Je t'ai observé dans la pratique des armes sur le forum, tu t'en sors fort honorablement. Tu seras capable de culbuter les pirates saxons sur les remparts. J'ai besoin de guerriers pour renforcer la garnison de légionnaires. Des pêcheurs ont signalé le passage d'une meute de naves rapides saxonnnes devant l'embouchure de la Sequana<sup>2</sup> ; heureusement, ils n'ont pas remonté le fleuve.

Les petites rides de son visage, auparavant tendues par la contrariété, sont retombées en un instant. On eût dit qu'il avait plaqué brusquement un masque de tragédie sur sa face d'ivrogne. Le masque vivant fixe longuement un espace, peut-être un chapiteau de la salle, derrière mon épaule. Il y a un silence, puis le bruit assourdi du gong des thermes traverse le mur. Dans un demi-sourire, il continue :

— En plus, la solde qu'on te donnera sera plus forte que la poignée d'as que te ramènent tes élèves !

---

1 Curiale ou décurion : membre du sénat de la cité (choisi pour sa fortune) chargé du recouvrement de l'impôt

2 La Seine

Je sors de l'ancienne curie l'esprit animé de sentiments confus et partagés. Je suis à la fois frustré, car il me semble que le grammaticus que je suis n'est pas reconnu, mais aussi flatté qu'on remarque mon habileté à manier la spatha<sup>1</sup>. Et puis, il y a également cette perspective d'être mieux payé. Après tout, dans ces temps de dévastation, quand les Parques peuvent en un instant dévider le fil de votre vie, pouvoir se désaltérer d'un vin des Bituriges plutôt que d'une piquette donne sûrement plus de goût à notre existence.... quelque chose comme une revanche sur je ne sais quel accablement. Et puis, lorsqu'on aura réussi à intercepter et couler ces pirates, ou lorsqu'ils repartiront, las d'avoir massacré et de piller, je troquerai mon épée contre ma fêrule.

Ma fêrule... En attendant mon premier élève, souvent le matin, j'ouvre le vantail de ma fenêtre, celle qui découvre les toits, je dresse ma baguette de houx, je dessine un templum imaginaire et j'attends un signe du ciel. La plupart du temps, il ne passe rien, si... quelquefois... une mouette du fleuve avec un cri railleur.

---

<sup>1</sup> Longue épée

## Les échoppes au pied du théâtre

*(troisième jour des calendes de janvier,  
Flavius Lupicinus et Flavius Lovinus étant consuls)*

**A**u lecteur, salut !  
Violents débats à la curie ! Faut-il abattre l'amas d'échoppes qui s'accrochent au pied du théâtre comme des huîtres à un rocher, près de la porte sud ? Elles seraient une gêne pour une défense efficace de l'édifice transformé en tour avancée depuis que tous ses vomitoires ont été bouchés.

— Au début de l'assaut, les Saxons, pour s'abriter de nos pierres et de nos traits, n'auront qu'à s'engouffrer dans les échoppes ! prédit Marcus Edona. Ils attendront tranquillement que la grêle passe et à la nuit tombée, ils escaladeront le mur du théâtre qui n'est pas haut à cet endroit.

— D'accord, fais détruire toutes ces échoppes... Explique-nous ensuite qui tournera nos pots ! proteste Marcus Silvanus, son collègue. Qui forgera les outils ? Et tout ça pour attendre un hypothétique assaut. Beaucoup de foyers d'artisans sont au pied des remparts à cause du risque d'incendie et du manque de place dans le castrum. Tu vas désorganiser toute la vie, tout le commerce de la ville.

L'intégralité du débat tourne autour de ces deux arguments majeurs et contradictoires servis par nos deux édiles. À la fin, il en ressort qu'en fin de compte, les tuiles fragiles des boutiques devraient s'effondrer sous le poids des premiers blocs lâchés du haut du théâtre. C'est-à-dire que les Saxons, croyant à juste titre se protéger de nos flèches, seraient finalement écrasés. Ce serait comme une espèce de piège ! C'est une hypothèse que je soutiens, car nombre d'alignements de toitures ont un aspect ondulé ou de guingois qui ne laisse pas d'interroger sur l'état des charpentes. Deux ou trois pierres balancées, et tout s'écroule !

Ah, le théâtre ! À son plus grand moment, sous les principats des Antonins, les voix des acteurs claquaient dans les cavea. Les chants des chœurs de la scène montaient jusqu'au portique de promenade en haut des gradins pour s'enrouler autour des colonnes. Les clameurs de la foule, bénissant le nom de l'empereur régnant, jaillissaient du monument et frappaient les coteaux engourdis. Le voyageur fourbu, gagnant la porte sud de la cité, découvrait avec soulagement ce premier témoin de la civilisation. La demi-circonférence parfaite du monument, le rythme sans défauts de ses arches, la puissance tranquille du mur extérieur apaisaient le souffle et rassuraient l'esprit après les vicissitudes de la route et la traversée d'une nature toujours imprévisible. Aujourd'hui, à mesure qu'il approche de la cité, ce voyageur découvre une curieuse procession d'échoppes qui, pour gravir la colline, se bousculent dans un ordre curviligne. Puis, derrière les fumées qui s'échappent des toits, il devine une espèce de muraille contre laquelle les boutiques s'appuient. Il reconnaît enfin le théâtre. Il a l'impression que le mur a été dressé dans l'unique dessein de donner un peu d'ordre à tous ces ateliers élevés à partir de stèles mal retaillées et de tuiles soustraites aux ruines.

Ah, les stèles ! les nécropoles ! Une espèce de nostalgie teintée d'effroi m'étreint tout d'un coup au souvenir de ces milliers d'êtres, voyageurs, marins, haleurs, ou autres, qui sont passés parmi les sépultures. Pourtant, je ne les ai jamais connus, ces gens ! C'était avant le premier déferlement des barbares.

Jadis, le passant, gagnant notre Juliobona, traversait la nécropole. À mesure qu'il lisait à voix haute les inscriptions sur les stèles, Éole, jouant sur la plaine, ramenait des voix lointaines qui murmuraient les mêmes paroles. Les défunts interpellaient les vivants. Pas dans la malédiction ! pas dans l'accablement ! *Aux Dieux manes ! Passant, arrête un instant tes pas, penche-toi sur la tombe de Marcus Gedemo qui a bien vécu.* Les stèles nous parlaient, elles témoignaient d'autres vies. On les a arrachées pourtant, on les a retournées pour les encastrer dans nos remparts. Les bouches des morts sont obstruées par le mortier. Les stèles sont muettes à tout jamais. La voie méridionale traverse désormais une nécropole anonyme. Plus rien n'accroche le regard, si ce n'est le long mur qui séparait, jadis, le monde des morts de la voie de halage. Des os calcinés, des cendres, des objets chers aux défunts dorment sous le gazon, inconnus et ignorés. Jadis, la vie, gravée dans la pierre des tombes, témoignait encore au-delà des portes. La vie maintenant se tasse, frileuse et inquiète, derrière la muraille, comme le loir apeuré dans sa tanière. Le voyageur entre dans la cité avec, comme sur la route, la crainte attachée à ses pas.